Pages de vie

Louis 'Awad

Traducteur : Edwige Lambert et Iman Farag

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/1697>

DOI : 10.4000/ema.1697

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 1990

Pagination : 199-209

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Louis 'Awad, « Pages de vie », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 2 | 1990, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/1697> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.1697>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Pages de vie

Louis 'Awad

Traduction : Edwige Lambert et Iman Farag

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les trois extraits sont tirés de l'ouvrage autobiographique de Louis 'Awad, *Awraq al-'Amr* (Éd. Maktabat Madbuli, le Caire, 1989).

Mon père

- 1 Tous les adultes de la famille s'accordaient sur le fait que Hana Khalil 'Awad était, plus que ses frères, un homme plein de bonté, qualité qu'un fils retient rarement chez son père en raison même du lien qui les unit. Cependant, il était clair pour moi que mon père n'était pas seulement meilleur que ses frères mais qu'il était, de tous ceux que je connaissais, le meilleur des hommes. Profondément bon, il l'était à coup sûr, davantage que ma mère, plus calculatrice, plus lucide que lui quant à la complexité du genre humain, plus réservée dans ses rapports avec les gens.
- 2 Mon père n'était pas distrait ni même naïf mais c'était un homme direct et sans détours. Il appelait un chat un chat, ne mentait jamais, ne faisait pas montre de mondanité ni d'hypocrisie. Au pire, pour ne pas blesser autrui, il se réfugiait dans le silence si on lui demandait son avis sur des peccadilles. Sur des questions graves en revanche, il était incapable de se taire.
- 3 Ce n'était pas un homme dévot au sens commun du terme. Il ne priait ni ne jeûnait, pas même le vendredi saint, au contraire de ma mère que j'ai vue faire pénitence chaque jour de la semaine sainte et en d'autres occasions. C'est ce à quoi se réduisait sa dévotion. Je ne l'ai jamais vue prier, peut-être le faisait-elle secrètement. Je ne me souviens pas non plus avoir vu mon père ou ma mère aller à l'église de Minya le dimanche ni les jours de fêtes. Peut-être s'y rendaient-ils – encore que rarement – pour les mariages ou les enterrements. Quand j'étais petit, ma mère nous envoyait à l'église,

ma soeur Minerve, mon frère Victor et moi, accompagnés de quelques proches, une fois à Noël (le 7 janvier), une autre fois la veille de Pâques ou encore le dimanche des Rameaux. Je trouvais ces rituels oppressants et essayais d'y échapper. Vers treize ans, j'ai complètement cessé d'aller à l'église. Je n'y suis pas retourné depuis.

- 4 Mon père n'était pas athée mais plutôt, à mon sens, agnostique. En tout cas, il ne croyait pas en ce Dieu « personnifié » couramment représenté dans la religion, un Dieu régnant sur la création comme le ferait un souverain ou un chef d'État. Des propos que nous échangeâmes quand j'étais à l'école secondaire et, plus tard, à l'université, il ressort qu'il croyait en une Force suprême dotée de sagesse et que nous appelons « Dieu », force dirigeant tous les aspects de l'existence ; quant au diable, il n'avait pas non plus, pour mon père, d'existence personnifiée, mais représentait un ensemble de prédispositions mauvaises incitant l'homme à agresser ses semblables ou à s'autodétruire.
- 5 Mon père croyait en l'existence de l'âme mais d'une manière confuse : « Quelque chose demeure de l'homme après sa mort, disait-il, que ni la raison ni la science ne sont parvenues à découvrir jusqu'à présent, et tout ce qu'on attribue à l'âme après la mort n'est que simple spéculation. C'est sur terre que nous sommes jugés, non au ciel : face à nous-mêmes, face à la société, à la morale... » Pour lui, les prophètes étaient des réformateurs de grande envergure ; les premiers païens, pensait-il, aspiraient aux mêmes idéaux que les monothéistes. Je ne l'ai jamais entendu parler des religions avec mépris malgré ses nombreuses réserves à leur égard.
- 6 Tout cela ne l'a pas empêché de nous faire baptiser et de nous apprendre, avant l'âge de cinq ans, à réciter, avant de nous endormir, le « Notre Père », qui est en quelque sorte la Fatiha des chrétiens... [...]. Cela ne l'a pas empêché non plus de nous apprendre, plus tard, le « Credo » de l'Église copte orthodoxe qui, bien qu'il ressemble dans ses grandes lignes au « Credo » catholique, en diffère dans des détails déroutants pour l'esprit... Autant nous trouvions la première prière courte, compréhensible et facile à retenir, autant la seconde nous semblait longue, difficile et nous évoquait quelque formule magique : nous la retenions sans en comprendre le sens ; il y était question du père, du fils, de substance... Si nous demandions des éclaircissements, notre interlocuteur était bien en peine de nous répondre... Quarante ou cinquante ans se sont écoulés et j'ai oublié ces formules ; il ne m'en reste que des bribes, mais leur saveur est demeurée.
- 7 Pour toutes ces raisons, il faut se garder d'imaginer que je suis né dans une famille copte orthodoxe modèle. Sans doute ai-je connu des coptes qui ressemblaient à mon père, d'autres qui prenaient ces questions au pied de la lettre, la plupart répétant ce qu'on leur avait inculqué sans en saisir le sens. [...]
- 8 Je soutiens que sur dix coptes instruits, il n'y en a guère qu'un seul qui sache la différence entre la foi orthodoxe et la foi catholique... Mon père avait des habitudes bien ancrées qu'il a conservées, pour la plupart, de 40 à 80 ans, de son départ du Soudan jusqu'à sa mort. Il se réveillait à sept heures du matin et ne prenait, pour seul petit déjeuner, qu'une grande tasse de café noir. Ensuite il lisait des journaux et périodiques puis divers ouvrages, essais ou romans, le plus souvent en anglais. Ou bien il expédiait les occupations quotidiennes : marcher jusqu'au gouvernorat de Minya pour toucher sa retraite, demander à ma mère des comptes sur les frais quotidiens. Il sortait son porte-monnaie chaque fois qu'elle lui demandait d'acheter quelque chose. Je ne l'ai jamais vu lui donner l'argent du ménage pour le mois. Il se rendait à l'école pour payer les frais de scolarité ou nous emmenait chez le tailleur. À la mi-journée, il s'asseyait sur un

transat (ces sièges constitués d'une armature de bois et d'un tissu de toile épais, sur lesquels on n'est ni vraiment assis ni vraiment allongé et où s'installent les voyageurs sur le pont des paquebots). À côté de lui, une petite table sur laquelle étaient disposés un plat de fèves germées ou de lupins, du fromage, un cendrier, un verre épais de taille moyenne et par terre, à sa droite, une bouteille de vin local entourée d'une serviette mouillée.

- 9 Là commençait le rituel : il buvait son vin avec lenteur, grignotait les lupins jusqu'à ce que ma mère lui apporte une assiette de foies, de gésiers ou de coeurs de volaille ; il était rare qu'il mangeât la viande. Il nous racontait ses souvenirs du Soudan ou de Charuna, parlait politique ou nous exposait ses théories philosophico-religieuses. À deux heures et demie, il avait fini de boire, de manger, de discourir. La tête lourde, il se dirigeait vers son lit et dormait jusqu'à cinq heures et demie. À son réveil, il revêtait son costume et son tarbouche, prenait sa canne et partait faire sa promenade quotidienne – quelque trois kilomètres aller et retour – le long de la corniche qui bordait le Nil, jusqu'au village d'Al-Akhsas, puis il s'en revenait au coucher du soleil, juste avant la tombée de la nuit. En hiver, c'était le matin qu'il faisait cette promenade.
- 10 Le soir, vers neuf heures environ, le rituel se répétait : la bouteille de vin, les hors-d'oeuvre ou le dîner léger, les bavardages, le coucher. Ma soeur Marguerite, qui était débile mentale, avait pour tâche de changer la serviette mouillée deux fois le matin et deux fois le soir pour que la bouteille reste fraîche. Elle transportait également les plats entre le salon et la cuisine et aidait ma mère à faire la vaisselle. Quand la santé de mon père se détériorait ou que l'argent manquait, je l'ai vu verser le vin dans deux bouteilles et le couper avec de l'eau, un litre pour le déjeuner, l'autre pour le dîner. Parfois il toussait ; il divisait alors sa cigarette en deux et utilisait un fume-cigarette. Je ne l'ai jamais vu gravement malade ni hospitalisé. Il était robuste et vécut jusqu'à 81 ans. Quand il fut atteint d'un mal fatal, il tomba dans le coma pendant deux ou trois jours ; il s'éteignit tandis que nous nous trouvions dans le train qui nous menait vers lui. Il est probablement mort d'une cirrhose du foie, comme les gens qui boivent. Mon père nous apprenait l'anglais ou plutôt, nous aidait à consolider les acquis des cours – aussi bien dans le cycle primaire que dans le cycle secondaire. Une heure le matin pendant les vacances, une heure le soir en période scolaire. Quand je quittai l'université et commençai à réfléchir à notre situation familiale, je m'étonnai que mon père eût dilapidé les vingt années les plus fécondes de sa vie – de 40 à 60 ans – alors que ce n'était pas un homme inactif. J'en déduis qu'il était contraint à cette inactivité : passés quarante ans, il est difficile de trouver un emploi dans une entreprise, et il n'était pas qualifié pour exercer une profession libérale, il n'était pas versé dans le commerce ; quant à travailler dans l'agriculture, cela aurait nécessité de déménager à Charuna, ce qui lui était impossible psychologiquement et matériellement. S'il avait vécu au Caire, il aurait pu travailler comme traducteur. [...] Il pouvait aussi enseigner dans une école locale, comme il l'avait fait étant plus jeune, mais peut-être pensait-il que l'enseignement était indigne d'un homme qui avait assumé les plus hautes fonctions lorsqu'il était en poste au Soudan.
- 11 Je n'ai vu mon père pleurer qu'en deux occasions ; à la mort de Sa'ad Zaghlul, le 27 août 1927, et lors de la condamnation à mort à Chicago, en 1927 également, des anarchistes italiens Sacco et Vanzetti. La sentence, qui avait été prononcée en 1921, les accusait de deux meurtres perpétrés aux États-Unis. Si elle n'a été exécutée que six ans plus tard, c'est non seulement pour des raisons de procédure mais aussi à cause du déchaînement

de la presse et de l'opinion internationales contre le verdict, que beaucoup d'observateurs considéraient comme inique car ne reposant sur aucune preuve ; de plus, le procès avait été monté de toutes pièces par la police contre deux travailleurs innocents dont le seul tort avait été d'être à la tête des ouvriers de Chicago. L'exécution eut lieu le 1^{er} mai 1927 et déclencha de violentes manifestations dans toutes les capitales. C'est la raison pour laquelle le 1^{er} mai fut choisi comme date de la fête internationale du travail : Nicolas Sacco et Bartolomeo Vanzetti furent les plus grands martyrs du mouvement ouvrier, les victimes de la collusion de la police et des magistrats au service du capitalisme.

- 12 Que mon père pleurât la mort de Sa'ad Zaghlul était compréhensible; il n'était pas une maison qui ne fût en deuil du leader de la Nation et nous ne faisons pas exception. En revanche, les larmes que mon père versa sur Sacco et Vanzetti me sont restées mystérieuses. Deux ouvriers « khawaga », dans un pays lointain, condamnés pour meurtre, et mon père, à Minya, les pleurant... alors que nous n'étions ni ouvriers, ni anarchistes, ni étrangers, ni Américains, ni Italiens... Mon père sur son transat, *Al-Ahram* entre les mains, ému aux larmes et s'essuyant les joues avec la manche de sa *gallabeya*... J'avais douze ans à l'époque, le phénomène dépassait mon entendement.
- 13 Quand il eut fini sa lecture, je pris le journal ; je n'éprouvai aucune émotion, ce qui accru ma perplexité de le voir bouleversé si profondément qu'il ne pouvait dominer ses sentiments. Je lui en demandai la raison. Il répondit laconiquement : « C'est une chose monstrueuse que l'exécution d'innocents ». Puis il se mit à maugréer sur les crimes de la police dans tous les pays du monde. Ces propos faisaient écho en moi. Le poste de police de Minya était juste devant chez nous, de l'autre côté de la rue al-Incha' [...]. Toutes les trois ou quatre nuits, nous entendions, entre une heure et trois heures du matin, les cris des détenus, petits brigands pour la plupart, geignant sous les coups; c'était en général le fait de l'officier de garde, soit qu'il les châtiât, soit qu'il les préparât à l'aveu avant de les présenter au Parquet. Quant aux criminels notoires, ils étaient détenus au centre du gouvernorat, dans la partie méridionale de la ville, là où se trouvaient le bureau du chef de la police et les forces de sécurité centrales et où se pratiquaient les tortures les plus dures. Nous entendions, de la maison, le sifflement des lanières de cuir et des triques, le bruit sourd des coups de pieds. Le vin qu'il avait bu n'empêchait pas mon père de s'éveiller parfois à ces cris ; furibond, il lisait dans son lit pendant une heure ou deux puis replongeait dans le calme et l'obscurité du sommeil. Habitué à ces plaintes, nous n'en parions pas.
- 14 L'affaire Sacco et Vanzetti me fit prendre conscience du rôle de la police dans l'asservissement du peuple : en Égypte, comme ailleurs, c'étaient les appareils de répression qui le maintenaient sous le joug des gouvernants et de la classe dominante. Certes, ce n'étaient pas là une réalité nouvelle pour moi : quand j'étais à l'école primaire, il arriva que des policiers de Minya nous courent après avec des triques d'osier ou des lances à incendie pour disperser nos manifestations indépendantistes contre les Anglais, tandis que nous criions « Vive Sa'ad », « À bas 'Adli » ou autres slogans plus grossiers adressés à Tawfiq Nisim pacha. Mais tout cela traduisait indistinctement notre haine des Anglais, du roi et des pachas égyptiens qui étaient à leur service. Je n'étais pas secoué outre mesure par les châtiments infligés aux détenus dans le poste de police ; je me figurais que tous les gens qu'on arrêtait étaient des criminels, et quoi de plus normal que de les punir ? Je n'étais pas encore mûr pour saisir l'importance du procès, étape intermédiaire entre l'accusation et la

condamnation. Après la tragédie de Sacco et Vanzetti et la réaction violente qu'elle avait suscité chez mon père, mes sentiments se cristallisèrent contre le pouvoir et je me mis à regarder la police comme un instrument de répression, non plus de protection. Ainsi naquit en moi un début de révolte, un éveil précoce à la conscience de l'injustice. Plus tard, je compris que la tyrannie n'était pas l'apanage des seuls, gouvernants mais que les lois, elles aussi, pouvaient être iniques. Je ne connaissais pas le sens du mot « anarchiste » accolé aux noms de Sacco et Vanzetti, ni le sens de l'accusation de « bolchevik » et de « communiste » dont on les chargeait. Mon père me les expliqua et il m'éclaira également sur le sens du mot « nihilisme ».

- 15 Tout cela, bien sûr, ne nous empêcha pas, mon frère Victor et moi, de nous moquer de mon père : nous l'avions pris en flagrant délit de sentimentalité ; nous nous asseyions en face de lui et l'imitions en train de lire *Al-Ahrâm*. Saisissant un mouchoir, j'essuyais des larmes imaginaires sur une joue et me lamentais : « Sacco ! », puis essuyais d'autres fausses larmes sur l'autre joue et soupirais : « Vanzetti ». Mon père, confus, essayait de dissimuler sa gêne en me grondant : « Veux-tu bien te taire, petit mal élevé ! »
- 16 Mon père avait des sentiments « wafdistes » : favorable à l'indépendance, il croyait à la constitution et était hostile aux pachas turcs. Cependant il restait passif : je ne l'ai jamais vu participer à une réunion politique ni manifester concrètement ses convictions, bien que l'Égypte, dans les années vingt ou trente, fût emportée dans un tourbillon de mouvements. La politique, chez lui, ne dépassa jamais les discussions qu'il échangeait avec ses proches ou ses amis, dans le salon tendu de soie d'un rouge passé à motifs or – ces fausses tapisseries qui tenaient lieu d'« Aubusson » à qui n'avait pas les moyens de s'en offrir d'authentiques...
- 17 Mon père manquait parfois de circonspection dans ses paroles et ses agissements. Mais il n'avait pas toujours conscience que ses mots, s'ils étaient pris dans un sens littéral, pouvaient froisser son interlocuteur. Je me souviens qu'au début des années trente, il était entré dans une vive discussion avec mon frère Victor à propos d'une somme que ce dernier prélevait pour lui sur son salaire mensuel. Mon père nous lança : « Pourquoi croyez-vous que les pères font des enfants ? Le berger élève les moutons et les chèvres jusqu'à ce qu'ils grandissent, et pour quelle raison ? Pour les égorger, les manger ou les vendre... » Cette image hideuse me choqua. Certes, Abraham avait manqué sacrifier son fils, mais c'était en signe de soumission à Dieu... Quant à Agamemnon, s'il avait sacrifié sa fille Iphigénie au dieu des Vents, c'était pour que celui-ci poussât les navires grecs jusqu'à Troie... Il s'agissait d'un sacrifice pour le bien de tous. Quant à élever ses enfants pour les égorger comme des moutons et les manger, c'était là une théorie nouvelle... S'il voulait dire que le père attend naturellement de ses enfants qu'ils le soutiennent dans ses vieux jours, la métaphore était malheureuse et resta gravée dans ma mémoire. Sur le moment, j'intervins dans la discussion : les pères, insistai-je, étaient responsables à cent pour cent non seulement de l'éducation de leurs enfants mais aussi de leur bonheur. On n'avait jamais demandé aux enfants s'ils voulaient ou non venir au monde. Un père incapable de subvenir aux besoins de son fils n'aurait jamais dû se marier... Ces discussions se renouvelaient à chaque fois que je demandais à mon père de m'acheter un nouveau costume ou d'augmenter mon argent de poche.

Let's go to Hollywood

- 18 Quand j'avais quatorze ans, je me suis lancé dans une aventure qui m'étonne encore aujourd'hui : elle témoigne d'une imagination débridée et d'une grande naïveté, peut-être d'une certaine témérité... C'était en 1929. Les magazines, à l'époque, faisaient leurs choux gras d'Hollywood, de Los Angeles, de la faune cinématographique... On y parlait notamment d'acteurs qui, d'Europe ou d'Amérique, étaient partis pour la côte ouest sans un sou vaillant. Passagers clandestins, ils se faufilaient dans les paquebots et les trains, échappant à la vigilance du personnel de bord. On les découvrait une fois le paquebot en mer... ou le train lancé sur les rails. Ils faisaient la plongée pour s'acquitter de leur dette. [...]
- 19 J'étais fou de cinéma à l'époque – c'était le règne du cinéma muet – et ne manquais aucun des films qu'on donnait au « Palace », la seule salle de Minya. Je collectionnais précieusement tout ce que je pouvais trouver sur mes acteurs préférés dans divers journaux et revues. [...] Je me campais devant le miroir et les imitais, rêvant de devenir à mon tour une star. Pas en Égypte : à Hollywood... Cela semblait si facile ! Les magazines relataient des histoires de réussite avec le goût du sensationnel dont fait preuve Mustafa Amin quand il raconte l'histoire d'un vagabond devenu millionnaire ou d'un vendeur de journaux devenu chef d'État, en Amérique bien sûr, pas ailleurs... L'Amérique telle que la décrivait Amin était le berceau de self-made men, d'hommes qui ont réussi « à la force du poignet », sont tombés « par hasard » sur des mines d'or ou des puits de pétrole, ont été comblés par le Destin ou par un riche mariage... [...]
- 20 Mais plus que l'argent, c'étaient les paillettes du Septième Art et les feux de la rampe qui enflammaient mon imagination. Ce que faisaient ces stars, déclarai-je à Ahmad Kamil – mon meilleur copain à l'école de Minya – j'étais capable d'en faire autant, si je parvenais jusqu'à Los Angeles. J'irais à Alexandrie, je me glisserais dans un paquebot, et en route pour l'aventure...
- 21 Un beau matin, j'ai empli mon cartable de vêtements de rechange et, au lieu d'aller à l'école, j'ai filé à la gare, où Ahmad m'attendait. J'avais en poche, en tout et pour tout, un billet d'une livre auquel Ahmad ajouta cent cinquante piastres ; j'en dépensai cinquante dans l'achat d'un aller simple – pas besoin de retour – Minya-Alexandrie. J'avais tout calculé à une piastre près... Les deux livres restantes devaient suffire pour séjourner quatre à cinq jours à Alexandrie, à raison de dix piastres la nuit dans un des hôtels de Muharram Bey. Dix piastres pour manger, et dix encore pour les trajets entre l'hôtel et le port. Après quoi il n'y aurait plus de problème puisque je ferais la plongée dans les cuisines du navire...
- 22 Mon budget était réaliste : le prix des chambres, à l'hôtel Muharram Bey, équivalait aux tarifs en vigueur à Minya, dix piastres la nuit; de même pour les repas : une demi-piastre pour un sandwich de fèves au petit déjeuner, deux piastres et demie pour le déjeuner, deux et demie pour le dîner – un plat garni ! – étaient les prix pratiqués à l'époque dans les cantines bon marché. Restaient dix piastres pour les frais divers et les transports.
- 23 Je m'étais lourdement trompé, en revanche, en me figurant avoir accès facilement au port et pouvoir me faufiler sur un paquebot. Après ma première nuit à Alexandrie, je me mis en route de bon matin vers le quartier portuaire. Je découvris que les paquebots en partance directe pour l'Amérique étaient rares et que c'étaient surtout des navires

marchands; quant aux paquebots quotidiens, c'était vers Marseille qu'ils faisaient route, ou vers des ports italiens ou grecs. Je découvris aussi qu'il fallait fréquenter régulièrement les bureaux des compagnies maritimes – l'Adriatica, les Messageries maritimes, les Postes khédiviales, la P. and O. – pour connaître les heures des arrivées et des départs, la durée des escales... Bref, il fallait se livrer à une observation méthodique des mouvements des paquebots dans le port. Je m'aperçus pour finir de la présence de portillons gardés par des cordons de militaires, de policiers exigeant le passeport de quiconque faisait mine d'entrer. C'était bien loin de ce que j'avais imaginé : un commandant de bord posté en haut de la passerelle, demandant leurs billets aux voyageurs, comme je l'avais vu au cinéma – dans les films, pas de police des frontières, pas de cordons de militaires ni de portillons...

- 24 Je me mis en devoir de collecter les horaires des arrivées, des départs et des escales, ce qui nécessita des navettes éreintantes entre le port et le centre-ville. J'étudiai ces horaires avec soin, passai des heures à rôder autour des bateaux en rade. Trois jours après, mon maigre pécule avait pratiquement fondu : je n'avais plus en poche que vingt piastres. Le quatrième jour, je me résolus à rentrer à Minya : encore une ou deux nuits et je me retrouverais errant dans Alexandrie, la faim au ventre. Le retour fut en soi une aventure des plus périlleuses : mes vingt dernières piastres n'y suffisaient pas. À la gare d'Alexandrie, j'achetai un ticket de quai pour pouvoir passer la porte et monter dans le train. Je m'installai dans un compartiment de seconde classe où se trouvait déjà un notable de village. J'appréhendais de voir surgir un contrôleur et résolu de déambuler dans le couloir de temps à autre. Peine perdue : je me trouvais dans le compartiment lorsque après Damanhur, une voix gronda : « Billets s'il vous plaît ! » Le notable exhiba le sien. Je me recroquevillai. « Billets s'il vous plaît ! », « J'en ai pas... » finis-je par lâcher. « Tu vas descendre à Tanta, on s'occupera de toi ».
- 25 Le notable me demanda où j'allais puis exhiba son portefeuille. J'étais de toute évidence – mes vêtements et mon allure en témoignaient – un garçon de bonne famille qui s'était « égaré » ; il était désireux de m'aider avant de chercher à en savoir davantage. Il régla le montant du voyage, doublé d'une amende. Quant à la sanction, le contrôleur ne voulut rien savoir : le règlement « exigeait » que je descendis au premier arrêt. On peut imaginer dans quel état j'étais tout le temps que dura la discussion : cramois, ne sachant où me mettre.... Agité de sentiments contradictoires, je n'avais pas peur à proprement parler, mais j'étais mort de honte. Après le départ du contrôleur, je repris mes esprits. « Merci »¹, bredouillai-je à l'adresse du notable. Puis j'expliquai laconiquement : « Je faisais des courses à Alexandrie et... je me suis retrouvé sans argent... ». Le brave homme ne voulut pas ajouter à mon embarras et ne posa aucune question.
- 26 Quand le train arriva en gare de Tanta, le contrôleur fit une nouvelle apparition : « Suis-moi, toi... » Il me conduisit auprès du chef de gare, auquel il glissa deux mots en aparté avant de regagner le train. Je dus attendre dans le bureau, m'expliquer.... Enfin le fonctionnaire appela le poste de police et exposa la situation à l'officier de garde. Un quart d'heure après, j'étais emmené au poste. Je fus assailli de questions. On finit par me demander : « Qu'est-ce que tu fabriquais à Alexandrie ? » J'avalai ma salive, puis... « Je voulais aller en Amérique... » L'officier partit d'un rire tonitruant. « Tu as fugué, quoi... », « Non, j'ai pas fugué... » Tu as combien sur toi ? Dix-huit piastres ? Bon, tu attends tranquillement ici jusqu'à ce qu'on te remette dans le train... ». Il désigna une

chaise dans un coin puis remit te nez dans ses papiers. Une demi-heure après, on me reconduisait à la gare [...]

- 27 Quand j'arrivai à Minya, mon père et mon frère étaient sur le quai avec quelques proches. La famille prenait enfin livraison de son rejeton...
- 28 J'étais revenu d'Hollywood.

Passages

- 29 Nous passions le baccalauréat – la session de mai – à l'école secondaire de Béni Swayf, l'école de Minya n'ayant pas encore de jury. Nous étions hébergés, avec des étudiants d'autres régions, dans un des pavillons de l'internat qui évoquait, avec sa rangée de vingt lits étroits, la salle commune d'un hôpital... Vers huit heures du soir, Habib Hana, le capitaine de l'équipe de foot de l'école, lance à la cantonade après avoir raconté quelques histoires salées : « Habillez-vous les gars, on descend en ville ». On réveille tout le monde et nous voilà partis. On était douze de Minya, j'étais de la bande.
- 30 Une demi-heure après, nous voilà déambulant à la lueur des becs de gaz, des magasins, des cafés, entraînés par les plus grands – nous avions tous dans les vingt ans. Avec mes seize ans, j'étais le benjamin.
- 31 Nous avons flâné, mangé des figues de Barbarie, des glaces... Au bout d'une heure, nous nous sommes retrouvés dans le quartier chaud. Les grands, c'était clair, savaient ce qu'ils voulaient et avaient tout manigancé. Le spectacle ne m'était pas étranger. À Minya, une ou deux fois, j'avais traversé, en simple spectateur, la rue des prostituées qu'éclairaient les lumières des cafés et les maisons riveraines. Les filles, d'âges divers et lourdement fardées, stationnaient seules ou par deux ou trois, dans des tenues lascives. Soudain, je m'aperçus que tous mes camarades s'étaient volatilisés. J'hésitai. Une fille m'appela. Je lui emboîtai le pas, comme ensorcelé. C'était une belle fille d'une vingtaine d'années, aux cheveux noirs et à la peau blanche. Elle m'entraîna à l'étage supérieur ; je la suivis dans une chambre éclairée, meublée d'un lit, d'un canapé, d'une chaise et d'une sorte de table de toilette... Elle ferma la porte, se dévêtit, s'installa sur le lit et, nue comme un ver, lança : « Alors, qu'est-ce que t'attends ? »
- 32 Quasi tremblant, je restai coi ; je ne m'étais jamais déshabillé devant personne. Réalisant mon désarroi, elle se leva, vint vers moi, m'aida à me défaire de mon costume, puis elle me prit par la main, me conduisit gentiment vers le lit. Elle se rendit bientôt compte de l'étendue de mon ignorance. À vrai dire, je ne savais par où commencer... Elle se mit en devoir de m'initier.
- 33 Un quart d'heure après, je me rhabillai et lui donnai dix piastres ; elle m'embrassa affectueusement, me prit de nouveau par la main pour me reconduire au bas de l'escalier. Je lui appris en chemin que j'étais écolier, originaire de Minya, venu à Béni Swayf pour passer le Bac. « À demain... », lança-t-elle en guise de salut.
- 34 Dans la rue, les copains se rassemblaient peu à peu, surexcités, échangeant plaisanteries et commentaires grivois. Quant à moi, mélancolique et songeur, je gardai le silence. Quand nous fûmes au complet, nous rentrâmes.
- 35 Le soir suivant, la comédie recommença. Je n'osai me défiler de peur des quolibets. Nous déambulions dans la rue vivement éclairée quand la fille de la veille, m'apercevant, se précipite vers moi, me saisit par le bras et se met à crier en sautillant : « Voilà mon chéri ! Voilà mon chéri ! » Elle parvient à m'entraîner loin du groupe. Je

sue à grosses gouttes et tente d'échapper à sa poigne, Je bredouille « Heu...non... merci... Non, non, merci... » Pour rien au monde je ne voulais revivre la scène de la veille : je ne pourrais plus me regarder en face. Il m'en est resté un souvenir étrange, doux et limpide, qui m'a accompagné pendant plus de cinquante ans. Peut-être sont-ce les paroles de la fille, paroles d' « amour » dans un contexte où seul l'instinct était en jeu, qui ont entouré cette expérience de crainte et de confusion... Ces jours étaient ceux de l'innocence première.

- 36 Cette manifestation « animale » et choquante de l'instinct a attiré mon attention sur la pertinence des écrits de Freud – traduits par Salama Musa – sur le rôle des arts, de la littérature et du sport dans la sublimation des pulsions sexuelles, comme substitut à leur répression par la force, la loi, le terrorisme religieux ou social. Les générations précédentes résolvaient le problème par le mariage précoce, mais chez les nouvelles générations, qui se marient tard à cause de leurs études et pour des raisons économiques, le besoin se trouve renforcé de sublimer ces instincts par le développement des loisirs et la pratique d'activités culturelles, sociales, politiques... qui élèvent l'homme au-dessus de l'animal. Les sociétés avancées ont découvert que la pratique de la mixité dans l'enseignement et le travail aboutissait à cette sublimation.
- 37 Cela a également attiré mon attention sur le danger de la danse orientale dégradante qui piège les jeunes esprits, sa fonction première étant d'éveiller les sens, de dévoiler les mystères de la chair avant le moment propice, c'est-à-dire avant l'éclosion des sentiments, que ce soit à l'adolescence ou ensuite ; cette danse contribue au délabrement de l'équilibre psychique. En revanche, la danse, la musique, la littérature et la pensée raffinées sont, elles, un substitut civilisé du refoulement et de la permissivité tout à la fois.

NOTES

1. En français dans le texte.
-

INDEX

Mots-clés : autobiographie, Awad